

## AU PEUPLE CANADIEN

(RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉE À M. A.-B. ROUTHIER)

O peuple Canadien, tressaille d'allégresse,  
Plonge aujourd'hui ton cœur dans une sainte ivresse,  
Fais retentir l'air de tes cris !  
Déroule avec orgueil les plis de tes bannières,  
Fais éclater partout tes fanfares guerrières,  
Car c'est la fête du pays !

L'astre d'or, ce matin, à l'horizon sans bornes  
S'est levé radieux, mettant au front des mornes  
Une auréole de rayons ;  
Le vaste Saint-Laurent roule sa vague pure,  
Et les petits oiseaux, noyés dans la verdure,  
Disent leurs plus douces chansons.

La forêt, secouant sa crinière ondoiyante,  
Jette mille clameurs à la brise odorante ;  
Le ruisseau sous l'émail du gazon verdoyant  
Mêle aux hymnes des bois sa suave harmonie ;  
L'aigle du haut des monts lance sa rapsodie :  
Tout sous le soleil chante un *Te Deum* géant !

Joignant ta voix aux voix de la nature entière,  
Peuple, au pied des autels, la tête haute et fière,  
Va prier à genoux ton glorieux patron.  
Pour retremper ton cœur aux sources de la gloire,  
Étale les feuilllets de ta sublime histoire,  
De tes fastes dorés ouvre le panthéon !

Contemple au premier rang les noms des saints apôtres,  
Brébeuf, Jogues, Buteux, et les noms de tant d'autres  
Qui, sur un vil bûcher, répandirent leur sang...  
Quand leurs corps se tordaient aux baisers de la flamme,  
Ces preux des anciens jours criaient du fond de l'âme :  
Pitié pour nos bourreaux, ô Maître tout-puissant !

Jette les yeux plus bas : vois le champ de bataille  
Où l'illustre Montcalm, frappé par la mitraille,  
Tombe, l'épée au poing, tout près de son vainqueur ;  
Rassemblant les débris de son mâle courage,  
Derechef il s'élançait au milieu du carnage,  
Quand un éclat d'obus vint lui briser le cœur...  
.....

\* \*

Où, peuple canadien, rejeton de la France,  
Toi dont le noble esprit égale la vaillance,  
Célèbre dignement ce jour !  
Portant de Charillon l'immortelle bannière,  
Va sur tes champs fameux vénérer la poussière  
Des héros morts pour ton amour !

En ce matin béni de la Saint-Jean-Baptiste,  
Démontre avec éclat que dans ton âme existe  
L'amour pur de la liberté !  
Redis à l'étranger ton passé magnifique,  
Affirme hautement le courage héroïque  
De ta nationalité !

J.-B. CAUETTE.

Québec, 24 juin 1882.

## LES

## GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

M<sup>me</sup> CLAIRE DE CHANDENEUX.

## PREMIÈRE PARTIE

III

(Suite.)

Quelle précaution qu'il prit, la boîte, en frôlant les planches  
raboteuses, avait tiré la jeune fille de sa méditation.

Il jeta un coup d'œil en arrière, abandonna son premier projet  
et reprit vivement sa palette.

C'était un peintre, à en juger par sa blouse blanche maculée  
de couleurs. C'était le peintre chargé de réparer des fresques  
d'assez grande valeur, que la démolition d'une maison mi-  
toyenne avait dégradées, à en croire le pinceau dont il sem-  
blait prêt à se servir.

Thérèse, qui connaissait ce travail de restauration, sans  
avoir jamais vu l'artiste, qu'une sorte de cabane suspendue ca-  
chait aux regards curieux des pensionnaires, le regarda un in-  
stant avec un intérêt machinal, espérant presque voir surgir  
derrière lui, sur l'échafaudage, les figures nouvelles qui de-  
vaient succéder à celles du passé.

Puis, s'apercevant qu'elle était également en vue, chose inusitée  
dans le cloître, elle rougit et se leva pour se retirer.

—Retez!... oh! retez!... je vous en prie, dit une voix  
douce et contenue qui résonna pourtant dans le sanctuaire.

Encore plus scandalisée que surprise, Thérèse se rejeta en  
arrière, non sans un peu de frayeur.

Aussitôt le peintre descendit de son échelle avec une rapidité  
vertigineuse et se trouva devant elle avant qu'elle eût tiré  
le rideau noir.

—Mademoiselle, je vous en conjure, dit-il rapidement, sur  
le ton de la prière, consentez à me rendre un grand service!

—Moi!... balbutia-t-elle.

—Je n'ai pas le temps d'être un bien bon diplomate; il fau-  
drait me croire sur parole.

De plus en plus effarouchée, elle regarda.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, très  
brun, avec un front énorme, une physionomie tourmentée où  
brûlaient deux grands yeux pleins de cette flamme intermit-  
tente que la passion de l'art allume, à certaines heures, dans le  
regard de ses fidèles.

Comme elle ne répondait pas, il reprit avec la même  
ardeur :

—Vous n'imaginerez jamais, mademoiselle, combien votre  
attitude, là!... tout à l'heure... entre les plis sombres de  
ce rideau, illuminait d'un rayon tout nouveau l'œuvre que j'ai  
entreprise.

—En vérité! fit-elle, à demi rassurée.

—Une minute de plus, une seule minute... et puis un peu  
de bol qui manquait à ma palette... et je saisissais enfin, pour  
le fixer sur la pierre, un type rêvé, poursuivi, entrevu tout à  
coup dans sa plus pure expression.

—Monsieur!...

—Oui, je peins la Prière. Vingt fois j'ai effacé la figure que  
je venais de tracer. Vingt fois j'ai ressaisi mon pinceau avec la  
fièvre du vouloir. L'idéal me manquait. Aujourd'hui l'idéal  
existe, je l'ai vu, je l'ai tenu un instant au bout de mon pin-  
ceau : il m'a ébloui. Ah! mademoiselle!... grâce à vous, j'al-  
lais faire un chef-d'œuvre.

Il y avait une telle sincérité dans cette exaltation que Thé-  
rèse, très accessible à la franchise, accueillit par un regard plus  
bienveillant l'explication enthousiaste de l'artiste.

—Et quoi! dit-elle, vous aviez l'intention de retracer quel-  
que chose de moi sur ces murailles?

—Vous tout entière... vos mains jointes, votre taille fléchie  
sous le recueillement, vos yeux surtout... vos yeux qui sem-  
blaient chercher, par delà le temple, celui qui écoutait votre  
cœur.

Thérèse eut comme un frisson; ce langage imagé lui sem-  
blait à la fois une audace inouïe et une nouveauté charmante.

—Me peindre!... ici!... c'eût été une profanation! mur-  
mura-t-elle.

—Et! mademoiselle, les vierges de Raphaël, les saintes sor-  
ties du pinceau des grands maîtres ont eu pour modèles des  
femmes, belles sans doute, mais certes des femmes... qui ne  
venaient pas dans la solitude, comme vous le faisiez tout à  
l'heure, verser leur âme devant Dieu.

—Oh! monsieur! fit-elle avec une pointe d'enjouement, ne  
tentez pas ainsi la vanité d'une pensionnaire. Si je vous  
croisais... peut-être me resterait-il quelque regret d'avoir in-  
terrompu votre travail.

—Laissez-moi le reprendre, dit-il, avec un geste si respectueu-  
sement suppliant qu'elle se sentit troublée, moins encore de  
l'étrangeté de la requête que de la chaleur pénétrante du solli-  
citeur.

Il reprit doucement :

—Si vous le voulez, vous laisserez quelques moments encore  
l'artiste contempler son modèle... ébaucher les traits qu'il  
rêvait... et vous remercierez ensuite ou plutôt vous bénirez, pour  
l'avoir aidé à créer une œuvre.

—Monsieur, vous n'y songez pas! répondit-elle en dominant  
la sensation qu'éveillait en elle cette parole enfiévrée; vous  
me faites commettre une faute.

—Quelle aurait été belle, ma Prière! fit-il en joignant les  
mains avec extase comme devant son chef-d'œuvre accompli.

Thérèse avança la main vers le rideau.

Il la retint par un regard où l'instance et la domination s'un-  
nissaient pour en faire jaillir un éclair superbe.

—En la voyant, continua-t-il, vous m'auriez pardonné mon  
audace.

—Je vous pardonne quand même, dit-elle en essayant de  
sourire, quoique vous m'exposiez à toute la rigueur des règle-  
ments.

—Une minute!

—Pas une seconde.

—Au moins reviendrez-vous demain?

—Demain!

Et elle songea tout à coup à la cérémonie qui allait s'accom-  
plir.

—Oh! non! non! fit-elle avec une émotion involontaire;  
ni demain, ni jamais.

Et cette fois, d'une main plus ferme, elle tira, entre elle et  
le jeune artiste, l'épaisse barrière noire.

Mais avant de s'éloigner, Thérèse entendit, derrière le rideau,  
le murmure de la voix attristée.

—J'emporte vos traits, disait la voix; l'œuvre naîtra...  
malgré vous, l'œuvre doit naître. Si ce n'est plus la Prière, ce  
sera l'Espérance.

IV

Ce fut une besogne tout à fait inusitée pour mère Sainte-  
Rose de Lima, que d'habiller en mariée la belle jeune fille  
qu'on confiait à son adresse proverbiale.

La tradition religieuse veut bien qu'on habille de la sorte la  
novice prête à prendre le voile, comme pour lui donner une  
dernière fois à choisir entre les joies de la vie et les renoncement  
du cloître.

Mais toutes les initiées aux usages des couvents savent bien  
que cette cérémonie n'est qu'un simulacre de toilette, que la robe  
blanche recouvre à peine la robe de bure, que la couronne  
de fleurs tient à la merci d'une épingle, et qu'en moins d'une  
seconde s'enlève cette livrée tentatrice si mal attachée qu'elle  
n'a rien de dangereux.

Une vraie toilette de noce, c'était chose autrement difficile.  
De mémoire de sœurs, cela ne s'était pas encore vu chez les  
Dames de la Compassion.

Les bonnes religieuses s'ébahissaient, s'exclamaient et se  
perdaient au milieu des flots de mousseline, des jupes à volants  
et de la traîne de satin.

Leur gaucherie amusait Thérèse, dont l'inexpérience n'était  
guère en mesure de les guider.

Il fallut, bon gré, mal gré, que mère Saint-Jean de la Croix  
elle-même, qui n'avait pas encore perdu le souvenir des tradi-  
tions mondaines, mit la dernière main à ce chef-d'œuvre de  
grâce et de blancheur qu'on appelle une mariée.

Son visage sévère, plus pâle que de coutume, ne trahissait  
aucune émotion au milieu du trouble général. Regrets, com-  
paraison, souvenirs, tout semblait mort en elle, tandis que ses  
mains glacées attachaient correctement les fleurs d'orange  
dans les blonds cheveux de la jeune fille.

Lorsqu'il ne manqua plus une épingle au long voile, Thé-  
rèse embrassa ses compagnes—qui toutes avaient la fièvre—  
remercia les sœurs et demanda à la supérieure de la bénir.

Mère Saint-Jean de la Croix répondit d'un ton contenu :

—Je vous bénis, Thérèse de Menlan, et vous souhaitez le  
bonheur! Si l'un vous fait défaut, souvenez-vous de l'asile que  
vous quittez... et qui pourra vous abriter encore.

Cette formule de bénédiction, quelque peu consolante qu'elle  
fût, satisfit Thérèse, qui ne croyait pas le monde si avare de  
bonheur que cela; elle parut, au contraire, surprendre mère  
Sainte-Rose de Lima, dont le cœur excellent eût voulu mettre  
des sourires, et rien que des sourires, devant les pas de sa  
chère élève.

La supérieure conduisit alors la jeune fille jusqu'à la porte  
extérieure où l'attendait madame de Sandry.

M. de Thièblemont reçut sa fiancée à la mairie du sixième  
arrondissement, et le mariage civil terminé, le cortège, très  
simple, revint à l'église de Notre-Dame des Champs, où fut  
donnée la bénédiction nuptiale.

Beaucoup de nobles curieux dans la petite église. On vou-  
lait voir la jolie personne qui avait pu faire cette merveille de  
convertir au mariage le plus aimable des vieux garçons.

Thérèse sentit confusément autour d'elle l'intérêt de madame  
de Sandry, l'étonnement des femmes, l'admiration de quelques  
hommes et la préoccupation tendrement gracieuse de M. de  
Thièblemont.

Elle ne savait trop pourquoi un nuage obscurcissait sa joie.  
C'était une sensation pénible et, par instants, étouffante comme  
un remords.

C'était, une minute après, un sentiment vague plein d'une  
pénétrante douceur.

La tête inclinée sur le prie-Dieu de velours, il lui semblait  
que si le baron lui demandait encore : "N'y a-t-il aucun sou-  
venir, aucun rêve, aucun regret en votre cœur et le mien?"  
elle n'oserait plus lui répondre avec la superbe certitude  
d'autrefois.

Qu'y avait-il donc maintenant? Vraiment, c'était à en rougir.  
Un souvenir presque insaisissable... un regard chaud...  
une voix sympathique... la vue d'un étranger... d'un in-  
connu... quelques mots échangés... C'était tout.

Elle releva la tête pour répondre à M. de Thièblemont, qui  
lui offrait l'anneau d'or. Son regard pur se fixa sur l'autel d'où  
allait tomber la bénédiction suprême, et, sur les ailes de sa  
loyauté immaculée, s'envola le souvenir, s'effaça le regret.

Un déjeuner servi dans une serre luxueuse attendait les  
mariés à l'hôtel de Sandry. Les meilleurs amis de la douai-  
rière et du baron les y rejoignirent.

Parmi eux, Thérèse remarqua plus particulièrement, à leur  
empressement aimable, un ménage parisien qui lui fut pré-  
senté, M. et madame de Pernissan, et une jeune veuve, madame  
Albine, dont la beauté la frappa.

Thérèse, un peu abasourdie, dépaysée, souriante, les accueil-  
lit avec un léger embarras qui semblait demander grâce pour  
sa timidité. Cette défiance d'elle-même la rendait plus tou-  
chante et plus jolie.

En rentrant dans son salon, après l'avoir mise dans la voi-  
ture qui l'emportait à la gare de Lyon et de là en Italie, ma-  
dame de Sandry dit gaiement à son entourage :

—Elle est charmante, cette mignonne-là!... un vrai petit  
agneau, au cou duquel le baron a passé le ruban rose du ma-  
riage.

—Pourvu que le ruban rose soit plus solide que la nuance,  
au moins? sourit madame Albine, qui, debout contre la fe-  
nêtre, regardait la voiture s'éloigner.

On a bien souvent décrit l'Italie. La tâche est facile, les  
étapes séduisantes : les descriptions abondent, et ce serait à  
désespérer d'une plume qui ne se tirerait pas habilement d'une  
narration sentimentale au milieu des merveilleux décors qui  
encadrent, en cet heureux pays, le plus vulgaire roman.

Si Thérèse et M. de Thièblemont avaient voyagé de cette  
façon, nous les aurions suivis dans leurs préférences d'outre-  
monts, bien assuré qu'ils eussent découvert, pour s'y  
aimer à l'abri des indiscrets, quelque coin inédit, pittoresque  
et mystérieux, totalement oublié des Guides officiels.

Comme ils voyageaient, au contraire, les Guides en mains,  
nous laisserons parler les Guides à ceux qui veulent apprendre  
la route à suivre pour monter à leur jeune femme Rome,  
Naples, Venise, Florence et Milan dans l'espace de six mois.

Ce fut juste ce laps de temps que le baron, exact comme un  
compteur à gaz, consacra à son voyage de noce.

Madame de Sandry, qui connaissait ses défauts et ses qua-  
lités mieux que qui que ce fût au monde, commençait, vers  
cette époque, à douter qu'il revint comme il l'avait promis.

Elle était assise dans une antique bergère en tapisserie, où  
sa main grasselette, aux tons de vieil ivoire, avait jadis  
tracé des amours blonds enfouis dans des roses.

Aujourd'hui, vieille et oisive, elle s'enfonçait dans ses  
coussins avec la même pose mignarde qu'elle avait créée pour  
ses amours, tandis qu'elle baillait désespérément en tournant  
ses bagues autour de ses doigts.

Il était deux heures, moment difficile dans sa journée vide.  
Le déjeuner était terminé, la toilette faite, les visites n'arri-  
vaient pas encore.

A quoi s'occuper? La politique lui était odieuse, la charité  
ne l'amusait guère, les chiffons la fatiguaient, et la piété ne la  
tentait pas.

Ses contemporaines étaient mortes, ou renfermées dans la  
dévotion, ou absorbées par leurs petits-enfants. Elle n'en avait  
jamais eu, et ne le regrettrait pas, parce qu'elle les aurait "trop  
aimés," disait-elle.

Ce n'était plus la saison des soirées, et ce n'était pas encore  
celle de la campagne. Son vieil ami de Thièblemont s'ou-  
bliait en Italie avec sa jeune femme... Oh! ces jeunes  
femmes... quelles exigences!... et ses commensaux ordi-  
naires étaient en retard.

Elle était donc fort à plaindre, la pauvre vieille dame fri-  
vole, dont le naïf égoïsme ne trouvait acceptable dans la vie  
que ce qui contribuait à lui en enguirlander le passage.

On sonna : elle eut un soupir d'espoir.

On annonça madame Albine. Elle tendit les deux mains  
avec un allègement visible.

—Là!... enfin!... la voici donc! c'est très mal de me  
délaisser ainsi. Vous ne savez donc pas, mignonne, que tout  
me manque quand vous n'êtes pas là?

Celle qu'on appelait "mignonne" ne méritait que bien im-  
parfaitement ce nom gracieux, non pas qu'elle ne fût char-  
mante, mais parce que tout en elle respirait la force, l'éclat,  
une certaine hardiesse, plutôt que l'attrait enfantin dont une  
semblable domination faisait naître l'idée.

C'était une femme de trente ans, peut-être plus, qu'une en-  
tente raffinée de cosmétiques, un emploi prudent des préserva-  
tifs mettaient en mesure de garder longtemps l'âge qu'il lui  
plaisait de laisser paraître.

Ses cheveux noirs, opulamment répandus sur un cou puis-  
sant d'un brun doré, encadraient fièrement son visage correct.  
Sa taille gardait des ondulations félines malgré l'embonpoint  
qui l'envahissait.

(La suite au prochain numéro.)